

## B) La rationalisation de la violence dans l'Histoire

Nous avons montré, avec Kant, comment la pensée des Lumières avait relevé le défi que la violence de l'Histoire représentait pour une conception progressiste ; loin de s'opposer à l'humanisation de l'Homme dans l'Histoire, la violence des rapports humains **est justement le support que la Nature a utilisé pour contraindre l'Homme à s'humaniser** en faisant usage de sa raison, et en mettant en œuvre les solutions qu'elle offre aux catastrophes déclenchées par la violence, entre individus et entre nations.

Nous allons voir maintenant comment le XIX<sup>e</sup> siècle hérite de cette idée kantienne, qui se retrouve en arrière-plan de deux des grandes conceptions de « l'évolution » au XIX<sup>e</sup> siècle : la théorie darwinienne de l'évolution biologique, la théorie marxiste de l'Histoire.

### 2) L'histoire de l'évolution selon Darwin

#### a) *Animalité et violence*

Si la violence humaine constitue un défi pour l'Humanisme, en ce qu'elle semble entrer en conflit avec les exigences éthiques liées à l'humanité de l'Homme (et notamment sa conscience), la violence régnant dans le monde animal semble, elle, avoir été reconnue depuis toujours. Si on peut se demander si « l'homme est un loup pour l'homme », c'est d'abord parce que le loup, lui, est un loup pour tout le monde, y compris pour ses semblables, c'est-à-dire un animal sauvage et violent. De façon générale, de l'Antiquité au 19<sup>e</sup> siècle, c'est justement lorsque l'on veut souligner le caractère violent (et inhumain) d'un homme qu'on le compare, voire qu'on le réduit au statut d'animal, de « bête » sauvage. Un homme qui exprime ses tendances animales sans les passer au prisme de la culture est un homme qui perd son humanité, c'est un homme « bestial ».

On voit alors le défi que représente la violence du règne animal, dès que l'on remet en cause la séparation radicale du monde animal et du monde humain. Si l'homme est un animal, et si le monde animal est un monde de sauvagerie, comment concilier la filiation de l'Homme et de l'animal avec l'opposition de l'Homme et de la sauvagerie ?

#### b) *Violence et évolution des espèces*

A cette question, Darwin, le grand destructeur de la séparation radicale de l'Homme et de l'animal au XIX<sup>e</sup> siècle, va apporter deux réponses. La première consiste à montrer que, dans la totalité du monde du vivant, **la violence des rapports entre individus et entre espèces est un moteur de l'évolution**.

On le sait, le cœur de la théorie darwinienne est la thèse selon laquelle il n'y a pas de séparation radicale entre les espèces ; chaque espèce vivante est la *descendance* d'une espèce antérieure, dont elle dérive. Comment ?

L'idée-clé est que, dans chaque espèce, se produisent des « **variations** ». Certains individus seront porteurs de caractéristiques particulières, que nous corrélons aujourd'hui à des mutations génétiques. Par exemple, un insecte dont les congénères sont de couleur sombre naît avec une pigmentation claire. En règle générale, cette anomalie ne présentant pas d'avantage particulier (la plupart des mutations génétiques aléatoires ne sont pas bénéfiques), elle ne se répand pas dans le reste de la population. Au contraire : l'individu qui en est porteur aura moins de chances de trouver un partenaire de reproduction, ou il sera affaibli et résistera moins aux prédateurs ; et s'il transmet sa caractéristique à sa descendance, elle-même sera sujette aux mêmes difficultés : elle survivra moins et fera moins d'enfants ; si bien que, à brève échéance, la variation disparaît avec la descendance.

Mais supposons maintenant que la variation donne à celui qui en est porteur un net **avantage pour la survie** (ou la reproduction) ; par exemple, supposons que notre insecte (et ses congénères) vive dans un environnement neigeux. Il est clair dans ce cas que la variation renforce ses chances de survie, puisque sa couleur blanche le rend invisible aux yeux des prédateurs, là où la couleur foncée de ses congénères en fait des proies facilement repérables. Il a donc **plus de chances de survie** ; et s'il transmet sa variation par hérédité à sa progéniture, elle-même aura plus de chances de survie ; et engendra donc des enfants, qui auront plus de chances de survie ; lesquels engendreront... *etc.* Au fil des générations, les individus porteurs de la variation se font donc de plus en plus nombreux, tandis que les individus « normaux » diminuent (ils diminuent même de plus en plus, car le fait d'avoir une couleur sombre devient de plus en plus pénalisant au fur et à mesure que la population claire devient dominante. Cette fois, la « variation » avantageuse va

donc devenir progressivement dominante au sein de la population, tandis que la variante « normale » disparaît.

On voit donc en quoi consiste le processus dit de « sélection naturelle », et en quoi celui-ci permet l'évolution biologique.

a) les individus les plus aptes à la survie (et à la reproduction) survivent davantage, et se reproduisent plus ; les individus les moins aptes à la survie (et à la reproduction) survivent moins, et se reproduisent moins. Ce premier constat est presque une tautologie.

b) les individus porteurs d'une variation avantageuse (pour la survie ou la reproduction) survivent donc davantage et se reproduisent plus. Tandis que ceux qui sont porteurs d'une variation désavantageuse survivent moins et se reproduisent moins. Là encore, il s'agit quasiment d'une tautologie.

c) si la variation en question se transmet par hérédité biologique (ce qui est le cas d'une mutation génétique), l'avantage ou le désavantage se transmettra d'une génération à l'autre. Si bien que l'individu porteur d'une variation avantageuse survivra (et / ou se reproduira) davantage, mais surtout engendrera des enfants qui survivront (et / ou se reproduiront) davantage, et qui eux-mêmes engendreront des enfants qui survivront et se reproduiront davantage, etc. La proportion d'individus porteurs de la variation va donc être de plus en plus grande : elle a été « sélectionnée ». Inversement, les individus porteurs d'une variation désavantageuse vont progressivement disparaître : ils n'ont pas été sélectionnés.

On voit donc ce qui constitue le « moteur de l'évolution » selon Darwin : (1) des variations aléatoires dans l'organisme des êtres vivants (2) un processus de sélection qui fait que les variations avantageuses se répandent et se généralisent, tandis que les variations désavantageuses disparaissent. C'est ce moteur à double hélice qui fait de l'histoire biologique une *évolution* progressive, vers une aptitude toujours plus grande à la survie et à la reproduction.

Il faut pourtant souligner un point très important : c'est que le processus ne fonctionne que si les êtres vivants doivent *lutter* pour leur survie, qu'ils soient en *compétition* pour le maintien dans l'existence. En effet, supposons que cette lutte n'existe pas : la nature fournit largement de quoi vivre à tout le monde, même aux plus faibles, lesquels n'ont rien à craindre des plus forts. Dans cette situation, la

sélection naturelle n'opère pas : les plus aptes survivent... mais les moins aptes aussi ; si bien qu'il n'y a aucune raison de penser que seuls les plus aptes se maintiendront, et que les moins aptes disparaîtront. Il n'y a plus de *sélection* naturelle, et l'histoire des êtres vivants cesse d'être une *évolution*.

Pour que la sélection naturelle opère, il faut que les êtres vivants *luttent* pour leur survie, qu'ils soient dans une situation de rivalité, de guerre ou de prédation, les uns envers les autres, aussi bien *au sein* de leur propre espèce qu'*entre* les espèces.

a) au sein de l'espèce : pour que seuls les plus « forts » (les plus aptes à la survie et à la reproduction, donc les plus adaptés au milieu) survivent, il faut qu'il existe une *compétition* entre les membres d'une population pour la survie : pour s'approprier les ressources (alimentaires, etc.), pour résister au milieu (froid, sécheresse, etc.), pour échapper aux prédateurs. C'est parce que la survie est une guerre perpétuelle que seuls les plus aptes à survivre seront « sélectionnés ».

b) entre les espèces : pour accéder aux ressources, pour échapper aux prédateurs, les individus d'une espèce sont également en compétition avec d'autres espèces. C'est parce que les différentes espèces luttent entre elles que seules les espèces les plus « fortes » survivent, tandis que les plus « faibles » disparaissent.

**C'est donc parce que la lutte pour la survie est un combat perpétuel que la sélection naturelle peut opérer**, et l'histoire des espèces peut constituer une *évolution*. Il faut d'ailleurs remarquer que « le plus apte » ne peut jamais se reposer sur ses deux oreilles, et jouir tranquillement de son statut dominant. Car le processus même qui le « sélectionne » fait sans cesse évoluer les autres espèces, et le milieu dans lequel il vit ne cesse de se transformer. Les dinosaures régnaient en maître sur la faune continentale au Mésozoïque... jusqu'à ce que le changement brutal advenu à la fin du Crétacé (il y a environ 65 millions d'années) dans l'environnement les rende nettement moins aptes à la survie que d'autres espèces (dont les besoins alimentaires étaient beaucoup plus restreints).

La guerre pour la survie est la condition de l'évolution des espèces.

c) *Le paradoxe de la morale*

D'après ce schéma, les espèces actuelles sont donc le fruit d'une très longue évolution, qui a perpétuellement sélectionné les individus et les espèces ayant développé les aptitudes les rendant plus aptes à s'adapter et à survivre dans leur environnement.

Les conséquences qui en découlent pour l'homme sont donc ambivalentes ; d'un côté, l'Homme perd bel et bien son statut d'espèce « séparée », étrangère au règne animal. L'être humain est le descendant d'espèces plus primitives, et l'on peut même considérer que son plus vieil ancêtre... est une bactérie. Mais d'un autre côté, l'Homme apparaît comme un sommet (certes provisoire) de l'évolution, puisqu'il est l'espèce dominante au terme d'une gigantesque compétition.

On peut alors soulever un paradoxe, qui vient précisément de la « supériorité » de l'Homme. L'homme est sans doute supérieur aux autres espèces pour ses capacités d'adaptation, notamment du fait de son aptitude à la **technique**. Grâce à la technique, l'homme peut à la fois *s'adapter* à son environnement (en fabriquant, par exemple, des vêtements) et *adapter* son environnement (en le transformant, par exemple avec l'agriculture). L'homme apparaît donc comme une espèce supérieure en ce qui concerne l'aptitude à la survie, sa capacité d'adaptation.

Mais quand on parle de « supériorité » de l'Homme sur les animaux, on ne parle pas seulement de sa capacité à survivre ; on parle aussi, notamment, de sa capacité à différencier le Bien du Mal, du fait de sa conscience morale.

Or cette conscience morale semble entretenir un rapport très ambigu à la sélection naturelle. D'un côté, le fait même qu'elle existe et qu'elle se soit répandue au sein de l'espèce dominante indique qu'elle a bien été *sélectionnée* par le processus de sélection naturelle. Elle a donc bien dû jouer un rôle dans la capacité de l'Homme à survivre et à s'adapter au milieu.

Mais lequel ? Le fait d'être particulièrement moral rendrait-il un individu plus apte à la survie ? Cela lui donnerait-il un avantage particulier dans la guerre pour les ressources ?

Sur ce point, Darwin est tout à fait clair. Le fait d'être moral ne représente pas, pour un individu, un avantage particulier pour ce qui est de la survie au sein d'un groupe ; ce n'est pas parce qu'un homme est doté de sens moral qu'il parviendra à dompter un lion, et ce n'est pas non plus sa vertu qui va le faire accéder à une place

dominante dans sa communauté. Mais la sélection naturelle opère d'abord et avant tout entre des *groupes* biologiques pour Darwin. Et de ce point de vue, la « moralité » des individus d'un groupe, leur capacité à se soucier des autres membres, voire à privilégier l'intérêt du groupe sur leur intérêt personnel, peut constituer un avantage clé. [Texte 1]

L'avantage comparatif, c'est ici celui qui vient de la présence, dans l'homme « d'instincts sociaux » particulièrement développés. Ces instincts sociaux constituent la racine du sens moral, et ils sont eux-mêmes le produit de la sélection naturelle, en ce qu'ils constituent un avantage pour la survie du groupe. [texte 2]

Mais qu'en est-il des tendances proprement *morales* ? Ne vont-elles pas, elles, à l'encontre de l'évolution en s'opposant à ce qui constitue justement le *moteur* de la sélection naturelle ? La morale n'est-elle pas ce qui pousse l'homme, non pas à éliminer les faibles au profit des plus forts, mais *au contraire* à protéger les plus faibles ? À aider ceux qui auraient du mal à survivre par eux-mêmes ? À soigner les moins bien portants ? Bref : la conscience morale, qui est elle-même le fruit de l'évolution, n'est-elle pas un fruit étrange, paradoxal, se retournant *contre* l'évolution elle-même ?

[Cette question est très polémique dans les débats du XX<sup>e</sup> siècle, jusqu'à aujourd'hui ; et il est assez amusant de confronter les argumentaires qui visent à faire de Darwin un apôtre de l'élimination des plus faibles, aux recherches de ceux qui soutiennent la présence, chez Darwin, d'un processus de « réversion » qui substituerait à la sélection naturelle, chez l'homme, un principe fondé sur la morale.]

Si l'on s'en tient aux textes eux-mêmes, il semble que l'on puisse sans trop de difficultés indiquer les points suivants, chez Darwin :

1. Dans la mesure même où la conscience morale est une caractéristique propre de l'Homme en tant qu'espèce, il est impossible d'y renoncer sans renoncer à une part essentielle de notre humanité. Vouloir passer outre toutes les préconisations de la morale au nom de la sélection naturelle serait oublier que **le sens moral, lui aussi, est un fruit de la sélection naturelle**, comme Darwin ne cesse de le souligner.

2. Chez l'homme, **la sélection naturelle n'est plus le processus-clé de la sélection** ; du fait même du développement de ses facultés intellectuelles, l'homme a institué de nouveaux mécanismes de hiérarchisation, de compétition qui font que la « lutte pour la survie » n'est plus le mécanisme-clé aboutissant à la domination d'une catégorie sociale ou d'un groupe ethnique. L'hégémonie d'un groupe humain dépend moins de son « aptitude à la survie » que de ses compétences dans le domaine des sciences, du commerce, de l'éducation, *etc.* Or **ce type de sélection apparaît nettement moins « immoral »** que le simple combat des forts et des faibles pour la survie : n'est-ce pas au nom d'un impératif *moral* que les premiers Républicains ont fait de l'accès à l'éducation, et de la sélection par l'éducation, un impératif fondamental ? En retour, ce sont justement ces processus de sélection qui conduisent au *progrès* des qualités morales. [texte 4]

3. **Le sens moral demande néanmoins à être rationalisé**, pour ne pas devenir un obstacle à l'évolution des hommes. Un sens moral bien réfléchi n'entre pas réellement en contradiction avec les impératifs de la sélection naturelle ; ainsi, si la morale nous demande de protéger les plus faibles, il est néanmoins préjudiciable à l'espèce, selon Darwin, que les individus les plus « faibles » (les plus malades, les moins capables d'assurer à leur descendance une éducation de qualité, *etc.*) prolifèrent, alors que les plus « forts » s'abstiennent de procréer. Mais justement : leur conscience devrait pousser les plus éclairés à organiser rationnellement la reproduction des hommes (par exemple, par des politiques familiales appropriées), comme elle devrait conduire les premiers à *s'abstenir* de procréer. Nul doute que la procréation humaine sera réorientée vers la reproduction des catégories supérieures, et non l'inverse, lorsque les lois de l'hérédité seront mieux connues... La conscience morale exige d'être éclairée par la raison. (texte 5)

4. ...mais en attendant ? En attendant, il est important que le mécanisme fondamental de la sélection naturelle, la lutte pour la survie, continue à opérer. Il est certes désagréable, d'un point de vue moral, de voir à quels effets conduit la surpopulation humaine à l'égard des ressources (misère, famines, *etc.*). Mais cette surpopulation garantit néanmoins que la vie reste un *combat*, une *compétition* au sein de laquelle les moins aptes sont éliminés, tandis que les plus aptes se maintiennent. Sans ce combat, l'évolution des hommes serait remise en cause. (texte 6)

Bilan :

Pour Darwin, **le fondement de l'évolution reste, toujours, la sélection**. Si la sélection naturelle, qui assure la suprématie des individus porteurs des variations les plus favorables à la survie, et à la disparition / élimination des autres, est bien le mécanisme-clé de l'évolution *biologique* des espèces, l'évolution humaine reste, quant à elle, conditionnée par un principe de sélection par lequel les individus « supérieures » survivent et se reproduisent, tandis que les plus faibles sont éliminés. Cette sélection peut prendre des formes spécifiquement humaines, comme c'est le cas lorsqu'un système politique encourage le mariage entre individus sains, tandis que les « faibles de corps et d'esprit » renoncent à se marier. Mais, même chez l'homme, cette sélection ne s'opère que parce que les individus **sont dans une lutte perpétuelle**, lutte pour leur statut au sein du groupe, et pour la place du groupe dans l'espèce, lutte pour la survie en tant qu'espèce, dans laquelle seuls les mieux armés (corporellement et intellectuellement) l'emporteront.

Certes, l'histoire de l'évolution est **violente** ; mais c'est parce qu'elle est violente qu'elle est l'histoire d'une *évolution*.